

L'information, entre explication et compréhension.

Pierre Dumesnil

Institut National des Télécommunications
Colloque A.I.M. des 21-22 mai 1992 .
H.E.C., Jouy -en-Josas.

Prologue

« Un dauphin de près de quatre mètres est venu agoniser mercredi sur une plage de Gironde, victime d'une occlusion intestinale due à l'ingestion de sacs plastique. "Les globicéphales se nourrissent essentiellement de calmars et une poche en plastique flottant entre deux eaux a les mêmes reflets qu'un calmar", a expliqué Anne Collet, directeur adjoint du Centre national d'étude des mammifères marins de la Rochelle. Lors d'une autopsie pratiquée sur la plage, Mme Collet a trouvé dans l'estomac du dauphin plus de 30 morceaux de poches de supermarchés, d'emballages de barres de chocolat, de sachets d'amorces de pêche. Quelques 500 dauphins sont venus s'échouer en 1990 sur les côtes françaises. » (Journal **Libération** du 26 juillet 1991)

Cette petite et triste histoire, relatée avec toute la sécheresse, mais aussi avec toute la précision, d'un communiqué d'agence de presse, m'apparaît riche d'enseignements divers, dont on verra qu'ils ne sont pas sans relations avec le type d'interrogations que peuvent se poser les enseignants, dont je suis, qui ne sont nullement spécialistes de *l'information*, mais que trouble ce concept. Elle n'est pas non plus sans rapport avec un certain malaise que j'ai cru percevoir parmi les participants du colloque consacré au *Management des systèmes d'information*, organisé conjointement par l'INT et l'ESC Grenoble les 2 et 3 octobre 1991, notamment parmi ceux d'entre-eux qui avaient à enseigner ou à faire enseigner cette "matière". C'est ce trouble ou ce malaise partagé qui m'ont conduit à écrire ce texte.

Comment et pourquoi meurent les dauphins ?

La question que se pose, tout d'abord, comme le ferait tout scientifique, le spécialiste de l'étude des mammifères marins est de savoir *comment* est mort ce dauphin échoué sur la plage. Question qu'évident généralement les auteurs des articles de journaux qui titrent : "Suicides de dauphins", "Suicides de baleines", etc. L'autopsie pratiquée permet en effet de répondre à

cette question d'une manière quasi-certaine. Ce dauphin est mort d'une occlusion intestinale, provoquée par l'absorption de poches en plastique parfaitement non digestibles. L'enchaînement *causal* est, semble-t-il, impeccable : l'absorption de sacs en plastique provoque une occlusion intestinale et l'occlusion intestinale, plus ou moins rapidement, entraîne la mort. On pourrait remarquer que cette cause n'est pas nécessaire et objecter qu'elle n'est peut-être pas, à elle-seule, suffisante. Les dauphins finissent toujours par mourir, pas toujours en avalant des sacs en plastique, c'est une évidence banale, et tous ceux qui en avalent n'en meurent peut-être pas. L'acceptation du constat comme la réfutation ou la validation de l'objection sont affaires d'observations et d'expérimentations scientifiquement conduites. Nous sommes ici dans le domaine familier de l'*explication*. Pourtant, *parce qu'il traite du vivant*, le spécialiste va au-delà de la simple explication. Il ne peut se résoudre à laisser de côté la question du *pourquoi*. En substance, nous dit le spécialiste, ou plutôt nous laisse-t-il prudemment inférer, si ce dauphin est mort (et, sans doute aussi, nombre de ses congénères), c'est parce qu'il a *cru voir* et manger des calmars (dont il est friand), là où *il y avait* des sacs en plastique. Implicitement, nous sommes passés du niveau *explicatif* à un niveau *compréhensif* : pour avancer son "explication", le spécialiste, mais aussi tout interprète possible, est conduit à se mettre à la place du dauphin (du vivant) et d'imaginer ce qu'il peut voir, de le *comprendre*, d'être fictivement un dauphin qui, et c'est déjà une attitude compréhensive déterminante, voulait vivre et non mourir !

Peut-on dire que ce dauphin a été victime d'une *erreur d'information* ? S'il y a erreur, elle n'est certainement pas située à "l'émission" : les sacs en plastique ne se sont pas transformés en vrais calmars pour leurrer le dauphin, ils sont restés eux-mêmes. Est-elle du côté de la "réception" ? A vrai dire, à "l'émission" comme à la "réception", *il n'y avait pas d'information*, mais seulement signal lumineux ou sonore éventuellement bruité. Ce n'est qu'au niveau de la perception, à partir d'une "transformation", à l'intérieur du cerveau du dauphin, des "chocs" visuels et acoustiques reçus que s'est créée une "image" qui a une certaine forme, que s'est créée une in-formation. Quelle est cette forme interne ? est-elle erronée ? Fait-elle "voir" un calmar là où il y a un sac en plastique ? Nous n'en savons strictement rien. Tout ce que nous savons, c'est que cette forme interne, quelle

qu'elle soit, n'a pas été mise en relation avec un comportement d'évitement mais d'ingestion de l'objet émetteur du signal lumineux ou sonore (par écho du sonar). Une forme "erronée" qui aurait fait "voir" et éviter un rocher là où il y avait un sac en plastique aurait-elle été la bonne forme interne ? la bonne information ? Inévitablement, nous sommes conduits à imaginer les raisons de cette ingestion mortelle. Est-ce une erreur de classement dans le "monde propre" du dauphin entre ce qui est comestible et ce qui ne l'est pas? ce qui est mortel ? En ce cas, il n'est pas besoin d'erreur de perception pour "expliquer" son comportement. On peut imaginer que le dauphin avale, par jeu, des sacs en plastique, parfaitement perçus comme tels, mais en ignorant les conséquences à terme de cette ingestion. Il y a alors erreur d'information à un niveau plus profond que celui de la "simple" perception, à celui du "savoir". On peut aussi imaginer, de manière totalement anthropomorphe et en retrouvant après un détour explicatif les titres des journaux à sensations, que le dauphin perçoive parfaitement, et la nature, et les effets de son ingestion, mais qu'il ait décidé, excédé par la pollution de la mer, de se suicider. Comment trancher? Qui peut répondre vraiment aux questions : que veut, que perçoit, que sait un dauphin ? Il faudrait non seulement que les dauphins sachent parler, mais surtout qu'ils puissent *nous* parler. En attendant, nous en sommes réduits à accepter la version la moins invraisemblable, à nos yeux, de toutes les interprétations, *compatibles* avec le niveau explicatif, qui nous permettent de comprendre ce qui s'est passé (il n'est pas vrai de dire que toutes les interprétations sont possibles ou que nous créons librement la réalité).

Retour aux humains

Que veut, que perçoit, que sait, que veut percevoir, que veut savoir un homme ? Ce sont, peut-être, parmi d'autres, les questions qu'ont à se poser ceux qui ont pour profession d'aménager, pour les autres, des *systèmes d'information* ? Il m'a semblé, lors du colloque précité, soit que lesdits professionnels ne se les posaient pas, soit qu'ils se les posaient d'une manière confuse et douloureuse pour eux. Ce malaise a surtout été perceptible au moment où était débattue la question de l'enseignement d'une telle matière. Il était frappant d'entendre, notamment, des enseignants primitivement formés aux sciences de l'ingénieur, à l'informatique principalement, annoncer leur difficulté à cerner le

contenu de la discipline *système d'information* qu'on leur demandait maintenant d'enseigner, voire leur doute sur sa consistance et sur son existence. On put entendre des propos opposant les "sciences dures et les sciences molles", cette opposition étant elle-même assimilée à une opposition entre le formalisable et le non-formalisable, puis entre le mathématisable et le non-mathématisable, et, peut-être finalement pour certains, entre le sérieux et le non-sérieux. En sens inverse, on put entendre que "jamais l'Homme ne se mettrait en équation" et qu'il n'était précisément pas sérieux de confier l'enseignement de cette discipline à des gens qui manquaient de culture en "sciences humaines" ou d'expérience du "terrain". La demande réconciliatrice d'un retour de l'enseignement des "Humanités" dans les écoles d'ingénieur, retour déjà effectif dans certaines d'entre-elles (Ecole Centrale, par exemple), fut pratiquement unanime. Je crois que ce retour ou cette introduction est, en soi, une bonne chose. Je ne suis pas sûr qu'il permette, en juxtaposant un enseignement humaniste et un enseignement scientifique (ou technique, au sens où le sont aussi, parmi les disciplines de gestion, la comptabilité ou l'analyse financière par exemple), de résoudre la situation de "crise" dans laquelle, si l'on en croit les propos entendus, se trouve la discipline *système d'information*.

Mon hypothèse est que le malaise ressenti est lié d'une manière très profonde à une sorte de quiproquo sur la définition et sur la "nature" de l'information. Il est remarquable de constater qu'à aucun moment, lors du colloque, il ne fut question de chercher à définir ce que l'on entendait par *information* (nous ne parlerons pas du mot *système*). Peut-être n'était-ce pas le lieu, peut-être est-ce évident, peut-être est-ce trop difficile ? Ce qui m'apparaît certain, c'est que les informaticiens et les spécialistes des télécommunications pensent savoir de quoi ils parlent : l'information est transmise, elle est discrétisée, elle est restaurée, elle est compressée, elle est codée, elle est cryptée, elle est quantifiée, etc. Est-elle définie ? Non, elle était déjà là, implicitement ou explicitement *donnée*. Peut-elle être définie dans le monde de l'explication qui est celui de ces scientifiques ? Je ne le crois pas. La virtuosité incontestable du traitement du support de l'information obscurcit la question de sa définition, rend incongrue la question elle-même. Il me semble pourtant que la définition, si définition il y a, se situe du côté compréhensif, que l'on ne peut pas éviter la question : information pour qui ? Pour le

dauphin ? pour la bactérie ? pour l'homme ? pour l'informaticien ? pour le comptable ? pour le géographe ? pour la cartomancienne ? pour soi ? pour les autres ? pour soi et les autres ? Si cette hypothèse est juste, on voit que ni les informaticiens, ni les spécialistes des télécommunications ne sont préparés à cette attitude compréhensive, qu'ils l'ignorent. Il leur est demandé, sans qu'ils le sachent, de quitter leur domaine où ils excellaient, celui de l'explication, pour celui, obscur, confus, invérifiable, de l'interprétation, de la compréhension des autres et, singulièrement, de leurs langues. Il y a de quoi être désespéré.

Information ou perturbation ?

Une information effective, écrit *Cornélius Castoriadis*, est toujours une présentation -donc toujours une mise en image, et une image ne peut jamais être un atome, mais toujours déjà aussi mise en relation : elle comporte, indissociablement, des "éléments" (en nombre du reste indéterminé) et leur mode de coappartenance.

Peut-être est-ce d'une telle *définition* de l'information, ou d'une définition voisine, telle que l'on pourrait la trouver chez Francisco Varela ou chez Heinz von Förster, qu'il nous faut partir pour tenter de qualifier plus précisément le malaise que nous croyons percevoir. Visiblement, cette définition récuse l'idée d'information comme simple juxtaposition ou séquençement d'éléments plus ou moins probables, pour affirmer, implicitement ici, celle d'une *construction* de l'information, si "élémentaire" soit-elle, comme système (éléments *et* mode de coappartenance) *par un récepteur* qui a cette capacité. Selon cette conception, les informations ne sont ni données, ni à cueillir, ni à recueillir, mais à construire par et pour un sujet. Si l'on poursuit cette idée jusqu'à son terme, il devient impossible de parler de transmission de l'information et pourtant *quelque chose* se transmet que l'on appelle de l'information ! Cette impossibilité paraît paradoxale voire insoutenable pour tout lecteur ou auditeur qui reçoit de l'*information*. L'observation la plus banale semble réfuter la définition ici donnée. Le maintien, non paradoxal, d'une telle conception me semble cependant, non seulement possible, mais aussi extrêmement pertinent et fécond, si l'on considère que ce qui se transmet n'est pas information mais *perturbation* potentielle d'un système (modification de ses éléments *et/ou* de leur mode de coappartenance), celui du récepteur. L'information

n'est que l'effet de cette perturbation, dans le cas où celle-ci atteint le système récepteur, et c'est par abus de langage ou synecdoque que l'on parle généralement d'information quand il faudrait dire *perturbation*. Et si cette synecdoque fonctionne à l'insu de tous, c'est, le plus souvent, que la perturbation est émise de manière intentionnelle, contrôlée (différemment, selon que le récepteur est présent ou non, qu'il s'agit d'oral ou d'écrit, qu'il y a *interlocution* ou non), comme *trace externe* de ce qui est *information* pour un sujet, comme message, à destination d'autrui qui, est-il supposé, construira cette perturbation comme information et peut-être, si la virtuosité perturbatrice du sujet émetteur est suffisante, si sa compréhension de l'autre le lui permet, comme *même* information.

Qu'il faille une telle virtuosité apparaît avec évidence dans le travail de traduction ou d'interprétation, où la langue de départ (celle du scripteur ou du locuteur) transmet au destinataire, qui ne la comprend pas, une perturbation à partir de laquelle il ne peut que construire *ceci est incompréhensible pour moi (c'est du chinois)* et où, par le truchement d'une transformation incroyablement complexe (très loin du simple transcodage via un dictionnaire des significations) de la perturbation initiale, le traducteur ou l'interprète réussit, en écrivant ou en parlant la langue du destinataire (la langue d'arrivée), à le placer en situation de construction d'une information supposée équivalente à celle de l'auteur. Sa position réflexive de bi-récepteur lui permet, semble-t-il, de juger, par comparaison interne, en accord avec ses pairs parfois, de cette équivalence. Ce qui peut frapper dans ce travail de traduction, soit à partir d'une expérience personnelle vécue, soit, avec plus d'autorité, au travers de ce peuvent en dire les praticiens reconnus de l'interprétation ou de la traduction qui théorisent leur activité, les traductologues, c'est que ce travail est une *lutte contre l'attraction* qu'exerce la langue de départ sur la langue d'arrivée. Jean-René Ladmiral, pour ce qui est de la traduction de textes, qualifie de *sourciers* ceux des traducteurs qui succombent à cette attraction, préférant quant à lui s'en détacher en *cibliste*. On retrouve cette même difficulté, amplifiée par les contraintes temporelles, chez les interprètes, pour lesquels *le vouloir dire* de l'orateur constitue l'invariant à transmettre. Dans les deux cas, ce qui est recherché c'est une équivalence interne entre l'information construite pour et par le sujet source, et celle construite pour et par le sujet cible. Cette équivalence interne peut n'avoir aucune visibilité externe : ce n'est

pas tous les jours que l'on a à traduire, par simple transcodage, *my tailor is rich* par *mein Schneider ist reich*. Jean-René LADMIRAL montre admirablement, au travers d'un exemple, que parmi toutes les traductions possibles (une vingtaine recensées) d'un auteur comme Lewis Carroll en français, les versions ciblistes sont sans aucun doute supérieures aux autres. Ainsi, le titre du chapitre VII d'*Alice aux pays des merveilles*, *A mad tea-party*, est-il subtilement mieux rendu par *Un thé fou*, version *cibliste* créée en français *possible* (sur le mode d'un *goû-ter* fou !) que par *Une folle partie de thé*, version *sourcière*, admissible, mais en anglais francisé (où *partie* emprunte la signification anglaise de *party*). Inadmissible est, par contre, la version ultra-cibliste de ce même titre, *Le loir, le lièvre et le chapelier*, qui évoque irrésistiblement au lecteur une impossible adaptation de Lewis Carroll par Jean de la Fontaine. En s'éloignant, *de manière contrôlée* et *si nécessaire*, d'une équivalence externe trop tentante (et très fréquente dans les mauvaises traductions anglais-français, celles des connaisseurs approximatifs ou exclusivement *grammaticalistes* des deux langues), le traducteur se rapproche d'une équivalence interne. Le plus souvent, cette équivalence interne n'est *visible* ou ne *sonne* que pour le traducteur ou l'interprète lui-même, le seul à posséder, de manière intime, cette information sous ses deux formes (ou davantage) et à pouvoir juger de leur équivalence dans deux systèmes de réception différents, par accès, hors langue (après *déverbalisation*, dit Danica Seleskovitch), au sens, au même sens.

Le malaise du récepteur

La masse des textes ou des images, y compris les tableaux chiffrés ou les graphiques, qui circulent à l'intérieur des sociétés ou au sein des collectifs institués du monde *développé*, des entreprises notamment, s'enfle tous les jours un peu plus, en fonction directe de l'accroissement des possibilités techniques de leurs production, duplication et transmission. C'est un lieu commun. Peut-on, pour autant, dire que chaque individu se situe sur un noeud d'un immense et multiple *réseau d'informations* ? Rien n'est moins sûr. Je suggère, en me référant à ce qui précède, que, d'une part, cette présentation, largement partagée, de la réalité est partiellement erronée et que, d'autre part, la méconnaissance de cette *erreur* crée un trouble chez ceux qui en sont victimes. Une présentation correcte me semblerait être : chaque individu est situé sur un noeud d'un immense et multiple

réseau de perturbations. Et c'est en croyant recevoir de l'information que nous la construisons, à partir de perturbations externes et internes (par auto-perturbation ou réflexivité). Parfois, cette construction nous apparaît comme simple réception d'un état stable et cohérent du monde : dans la mer, *il y a* des dauphins, des calmars et des sacs en plastique. Parfois cette construction n'est que la reconstruction d'une information équivalente à celle d'autrui que nous comprenons et auquel nous imputons ce qu'elle pourrait avoir d'éventuellement incohérent. Nous disons alors, sans trouble, qu'une information nous a été transmise. Le trouble naît lorsque, *pour nous*, cette construction ou cette reconstruction aboutit, soit à un conflit logique interne, à une *crise* où A et non-A coexistent, soit à un classement de cette information dans l'incompréhensible.

Nous connaissons tous ces situations de crise, assez proches de celles que vivent, *dans l'inconscience totale* (là est la différence), ces dauphins pour lesquels existerait, selon une des interprétations possibles précédemment évoquées, une classe indistincte des *calmars-sacs-en-plastique*, à la fois comestibles et mortels. Ce conflit logique me semble récurrent dans le monde *monétarisé* dans lequel nous baignons, où, par exemple, la stabilisation du franc est à la fois une bonne et une mauvaise chose, où il serait nécessaire que le dollar monte et baisse, où British Telecom qui a de meilleurs résultats financiers que France Télécom licencie quand France Télécom ne le fait pas, où, d'excellent, un bilan d'entreprise peut passer, dans l'instant, à exécration, etc.. D'une manière générale, tous les messages libellés en monnaie sont susceptibles d'une interprétation ambivalente liée au fait que l'unité monétaire est une pseudo-unité et que les mesures établies à partir d'elle sont de pseudo-mesures. Or, quels sont, par exemple, les récepteurs qui réellement et constamment construisent leurs informations en terme monétaire en s'interrogeant sur la validité de l'opération d'*addition* qui a conduit à tel nombre ? Qui "voit" zéro (0) ou mille (1000) quand il lit cent (100) ? Pourtant, c'est parfois ce qu'il fallait voir et souvent, lorsqu'on le sait, il est trop tard ! Telle créance disparaît avec la faillite du débiteur, tel équipement ou procédé de fabrication est anéanti par le progrès technique, tel savoir-faire essentiel, nulle part comptabilisé comme *immobilisation*, constitue pourtant le vrai patrimoine de l'entreprise, etc. Tout se passe souvent comme si ce qui pesait 5 kg la veille, ne pesait plus rien (ou 1 tonne) le lendemain ! Choisir de classer dans

l'incompréhensible l'information contradictoire peut aussi être une manière de résoudre la crise; en la fuyant.

Le classement dans l'incompréhensible ou dans le peu compréhensible est aussi ce à quoi peut nous contraindre la *cacographie* constitutive d'une partie de ce que nous recevons. Cette cacographie n'est pas tant due à une prolifération de textes ou d'images qu'aux règles de leur production. Comment, en effet, classer une information construite à partir de ce qui n'est ni message d'un autre sujet, ni réception d'un état du monde, mais, dès l'origine, *composition sans compréhension* de textes ou d'images ? Certaines "synthèses" (rapports d'activité, par exemple) manuelles (humaines) nous offrent déjà, à une échelle artisanale, de tels exemples, où le "collage" invisible (grâce au traitement de textes) de lambeaux de textes d'auteurs, à la multiplicité elle-même invisible, laisse, au mieux, le lecteur perplexe. Les progrès annoncés dans ces domaines (établissement automatique de liens dans un hypertexte) nous promettent une industrialisation de ces *leurres* dont les effets perturbateurs, non contrôlés par un sujet, pourraient être redoutables.

Une voie à explorer ?

Mettre le sujet-cible en situation de construction d'une information qui corresponde à un état du monde ou de reconstruction d'une information détenue par un sujet-source me paraît être ce que l'on peut attendre d'un *système d'information*. Je ne crois pas que le recours à l'informatique ou aux télécommunications fournisse *spontanément* les conditions de cette mise en situation. Ce qu'un recours massif à ces techniques peut engendrer de manière certaine, c'est, par contre, la production automatique d'un flux de perturbations pour des récepteurs qui, vaille que vaille, les transformeront toujours en informations, quitte à classer ces informations dans l'incompréhensible. L'automatisme est du côté de la perturbation du système récepteur, il n'est pas (encore) du côté de l'in-formation elle-même. La très grande proximité du malaise qui peut nous envahir à la lecture d'une mauvaise traduction (celle dont la machine est actuellement parfois capable) ou à celle de certains produits du "système d'informations" me semble aller au-delà de la coïncidence. Le travail du traducteur, dans son passage réussi d'une langue à l'autre, peut nous fournir l'indication d'une *voie à explorer*.

Comme seraient à explorer, en se situant du côté de l'interprète, les vertus informatives de l'*interlocution*, étouffée sous la production et la reproduction de textes et d'images. Tenter de mieux comprendre les autres, en considérant que leurs langues sont variées, qu'il existe à l'intérieur de l'entreprise des "tribus" qui ont leurs idiomes et leurs cultures, (comptables, informaticiens, commerciaux, etc.), pour les aider à s'aménager un système d'information, c'est peut-être ce que nous pouvons faire. Ce que nous ne pouvons et ne devons pas faire, c'est leur fournir l'illusion d'un état stable ou prévisible du monde s'il n'existe pour personne, pour aucun sujet.

Pierre Dumesnil. INT. 10.04.1992.

Sources bibliographiques commentées.

Pour éviter d'alourdir mon texte, j'ai volontairement évité les renvois aux auteurs dont la lecture m'a permis d'y voir, peut-être, un peu plus clair ou, du moins, de poser quelques questions.

Max WEBER est bien sûr l'auteur qui a mis en lumière, mais non inventé, la distinction entre *explication et compréhension*. Il est très difficile actuellement de se procurer certains ouvrages essentiels de son oeuvre, notamment **Economie et Société** (*Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der verstehenden Soziologie*. 1921), dont, de manière inexplicable, seule la première partie est parue en français (Plon 71, épuisé, non réédité). De manière indirecte, on pourra lire avec profit l'ouvrage que lui a consacré Philippe RAYNAUD : **Max WEBER et les dilemmes de la raison moderne**. (PUF, 87).

Francisco VARELA est l'auteur, parmi les plus intéressants, me semble-t-il, qui traite de la question de l'information du point de vue biologique. Il est l'initiateur de la très significative graphie *in-formation* que j'ai reprise. Voir notamment : **Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant**. (traduit de l'américain par Paul Bourguin et Paul Dumouchel, SEUIL, 89).

Heinz von FÖRSTER, qui a accueilli VARELA au Biological Computer Laboratory dont il était le directeur, se situe manifestement dans le même courant que lui. Ainsi, à Guitta PESSIS-PASTERNAK qui l'interroge, répond-il :

"...l'information n'attend pas, passivement, d'être *ramassée* ; même un journal ne contient, à la rigueur, aucune information, puisqu'il pourrait être écrit en chinois ou servir à construire des modèles réduits en papier, et non pas être lu. L'information ne devient telle que lorsque vous pouvez agir sur elle. Autrement dit, aucune information n'est *extérieure*, elle ne se trouve qu'en nous-même."

Faut-il brûler Descartes ? p 207. (La Découverte, 1991.)

Pour une vue particulièrement ample et vigoureuse de toutes ces questions, philosophiquement et scientifiquement parfaitement informée, on pourra lire les articles de Cornélius CASTORIADIS réunis sous le titre : **Le monde morcelé. Les carrefours du labyrinthe III**. (SEUIL, 90); notamment, sur la

question de l'information, celui intitulé : **L'état du sujet aujourd'hui** et sur Max WEBER : **Individu, société, rationalité, histoire.**

La lecture de cet auteur est, à mon avis, essentielle. C'est un euphémisme d'écrire que cet article lui doit beaucoup, même si, bien sûr, il n'engage que moi.

Sur la traduction, j'ai surtout utilisé les écrits du praticien (traducteur, notamment, de "l'Ecole de Francfort".) et théoricien Jean-René LADMIRAL, en particulier :

Traduire : théorèmes pour la traduction. (Payot ,1979)

Sa préface et sa contribution, **Sourciers et ciblistes**, au n° 12 de la Revue d'esthétique. (Privat, 1986)

Sur la traduction et l'interprétation, les travaux de l'ESIT, en particulier ceux de Danica SELESKOVITCH (fondateur de la théorie interprétative de la traduction) m'ont largement influencé. Notamment :

Interpréter pour traduire. Danica SELESKOVITCH et Marianne LEDERER. Publications de la Sorbonne. (Didier érudition , 1986)

Etudes traductologiques. En hommage à Danica SELESKOVITCH. Lettres Modernes, (Minard ,1990).